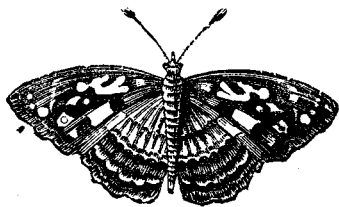


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. J. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.



## LA PAUVRE FILLE.

(HISTORIQUE.)

J'avais treize ans lorsque ma mère mourut; j'en ai seize... trois années de larmes, et je vis encore!

Ma vie est d'airain, rien ne peut la détruire; j'ai eu faim, j'ai eu froid, et je n'ai pu succomber.

Toutes les misères m'accablent; comme le roseau je plie, je suis bien bas, la joie entre dans mon cœur: mais, ô injustice du sort! la terre ne s'ouvre point, et je me relève.

Hier, j'étais bien mal, je ne sentais plus mes maux; aujourd'hui je suis plus forte, leur poids m'écrase.

Jamais bouche ne m'a souri, tout le monde me repousse; lorsque je demande de l'ouvrage, on me regarde, et pourtant on ne m'assiste point!

Je suis seule au monde, dans ce vaste univers, pas une ame ne répond à l'ame de Thérésine; elle est pauvre, dès-lors elle est importune.

On dit que le soleil est beau, que tous les êtres vivans peuvent en jouir; moi je ne l'ai jamais vu dans toute sa gloire; mes larmes sont entre lui et moi, elles le rendent sombre comme tout ce qui m'approche.

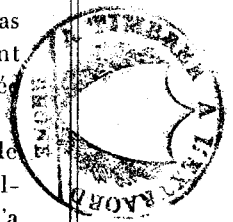
J'avais un chien, il m'aimait, je n'étais plus seule! le soir, lorsque toutes les portes m'étaient fermées, je me cachais dans le creux d'un vieil arbre, mon chien se couchait à mes pieds, il me gardait, personne n'aurait pu s'approcher de moi; je me croyais heureuse. Insensée!

Un jour, j'étais assise au bord d'un chemin, il y avait de la neige, il faisait bien froid; nous étions tous deux engourdis. La voiture d'un homme riche passe, mon chien se trouve sous la roue; en vain je crie: Arrêtez! On ne m'entend pas!... Et le seul être qui m'aima est mutilé; il me regarde encore une fois, et je n'avais plus d'ami. Je fis un creux pour l'enterrer, je ne voulais pas qu'il devint le jouet des enfans du village, la pâture des oiseaux de proie; mais au moment où j'allais le recouvrir de terre, un paysan passe, me l'arrache et le jette dans un ravin, où il resta accroché à des ronces. Depuis je vois tous les jours son squelette en allant chercher des racines. Je suis habituée à cette nourriture; c'est celle que je préfère, Dieu ne me la refuse jamais!

Demain, dès l'aurore, j'irai cueillir des fleurs des champs; je les déposerai sur la terre qui me cache ma bonne mère... Grand Dieu! qu'elle est heureuse!

On sonnait les matines, le temps était sombre, un orage violent menaçait la campagne; quelques villageois sortis pour se rendre à leurs travaux rentraient précipitamment. La seule jeune pauvre ne craint pas l'orage; que lui importe de marcher, elle n'a point d'abri! Elle chemine lentement, sa tête est penchée sur sa poitrine, son ame prie.

Un homme sort de sa cabane au moment où elle passe; cet homme, c'est le fossoyeur du village... Il marche plus vite que Thérésine, elle l'a bientôt perdu de vue. Cependant ils se rendent tous deux au même lieu. Elle s'arrête en chemin, le fos-



soyeur qui l'a devancée est depuis long-temps à l'ouvrage lorsqu'elle arrive au cimetière. Elle approche sans regarder ; elle est venue si souvent à cette même place, qu'elle ne craint pas de se tromper. Mais, ô douleur ! tous les maux se réunissent pour accabler l'infortunée Thérésine !... Le fossoyeur troublait les cendres de sa mère !... Du premier regard elle voit son malheur... Elle se jette à genoux, elle supplie d'arrêter ; mais elle est repoussée... Déjà la bêche frappe le cercueil, enfin il cède, et Thérésine tombe évanouie.....

Un orage violent venait de finir, tout se ranimait ! Thérésine se relève sans se souvenir du passé, mais les objets qui l'entourent lui rendent bientôt la mémoire ; elle voit autour d'elle les ossements épars de sa mère... Un frisson de mort la saisit, elle fuit épouvantée.

Une fois loin, bien loin de ce déchirant spectacle, elle s'arrête et s'écrie :

Oh ! si un être charitable m'accordait l'hospitalité, j'aimerais à mourir dans ses bras.

Et là voilà frappant à la porte du plus riche fermier du village, il était absent. Elle demande à sa femme la permission de monter à la grange ; mais celle-ci lui refuse impitoyablement.

— Dieu vous bénirait si vous me receviez, car s'il exauce mes prières, ce soir vous seriez débarrassée de moi.

— Avez vous de quoi subvenir aux dépenses que vous pourrez nous occasionner.

Thérésine indignée de tant de dureté, sortit en disant :

— Je n'ai que ma misère et mes maux, puissiez-vous ne jamais les éprouver.

Un peu plus loin elle rencontra une pauvre vieille femme, qui lui offrit elle-même son bras pour appui, et son étable pour logement.

— Je n'ai que cela à vous donner, mais, vous aurez de la paille pour vous coucher, et du lait pour vous soulager.

La jeune pauvre la remercia.

La misère comprend la misère.

Lorsqu'elles arrivèrent, Thérésine était demortelle se jeta sur la paille qu'on lui avait donnée. Elle ne devait plus se relever !...

Vers le soir ses forces l'abandonnèrent totalement, un sommeil paisible s'empara d'elle, il fut court, lorsqu'elle s'éveilla un sourire bienheureux errait sur ses lèvres !.. C'était le premier, ce fut le dernier !

La vieille Geneviève lui ferma les yeux, et voulut, malgré sa misère, lui rendre les honneurs de la sépulture ; mais le curé de l'endroit refusa son ministère, parce que la jeune fille ne s'était pas confessée...

Le représentant de Dieu, le soutien des pauvres, ne voulut pas accompagner Thérésine à sa dernière demeure !...

Les paysans du village se réunirent ; quatre jeunes garçons la portèrent ; et le produit d'une collecte paya son cercueil et la simple croix de bois, qui seule parle encore de la pauvre Thérésine.

(Une jeune personne.)

## LITTÉRATURE DÉPARTEMENTALE.

PHILIPPE A DARNETAL,

Poème par L. A. Meunier.

C'est une bien belle chose qu'un poème ! Quelque fois ça vous fait bailler, souvent ça vous fait dormir ; mais c'est égal, il est convenu que c'est une bien belle chose, et cela suffit pour qu'on fasse des poèmes. Or je vous apprends, à vous tous qui me lisez, que M. L.-A. Meunier, de Darnetal, inspiré par une récente visite royale, s'est dit, le 12 du mois dernier, en se grattant l'occiput, moi, cette bien belle chose, je veux la faire, et il l'a faite, parole d'honneur ; car, moi qui vous parle, je l'ai sous les yeux ; c'est un don qui me vient en ligne directe de M. Meunier lui-même ; en agréant le cadeau j'ai pris l'engagement tacite de vous en dire un mot, car voyez-vous, nous avons de la conscience en province ; quand un auteur nous adresse son livre, ce n'est pas à notre individualité d'homme dont il s'inquiète fort peu du reste qu'il fait son offrande, c'est à notre individualité de journaliste, ce qui est bien différent. La plupart de nos confrères de Paris confondent fréquemment ces deux individualités, voilà pourquoi ils sont souvent d'une discrétion parfaite sur les ouvrages qu'on remet à leur bureau, d'où ils passent sans bruit dans la boutique du libraire, qui les achète au rabais. Or, je vous le disais, j'ai reçu le poème de M. Meunier, et quoiqu'il ne se vende que 75 centimes, j'en parlerai aussi longuement que je le ferais d'un poème de M. Victor Hugo, et vous savez qu'un poème de M. Hugo est ce qui se vend le plus cher, car les vers de l'auteur de *Lucrece Borgia* ont cours forcé sur toutes les places.

Il y a dans le poème de M. Meunier un avant-propos : c'est un hors d'œuvre dont la dimension se mesure toujours exactement sur la longueur du livre, dans la proportion d'une ligne d'avant-propos sur vingt-cinq vers de poème : l'avant-propos du poème de *Philippe* a sept lignes, donc l'ouvrage entier se compose de cent soixante-quinze vers ; conservez cette recette, elle pourra vous servir.

— Vous croyez peut-être, dit M. Meunier à son lecteur, que je vais vous offrir une grosse de vers sans chaleur poétique.

Pas du tout, ce qu'il vous donne moyennant 75 centimes, c'est un simple récit, et du bon sens, comme tant d'autres en font. Voilà, dit-il :

Voilà ce que l'auteur offre à la gent publique,  
D'une chaîne au métier, c'est la trame historique,  
Ou le chef imprimé d'un tissu bien plus long.

Ces vers introducteurs vous font comprendre tout de suite dans quel lieu le poëme a pris naissance ; car n'allez pas vous imaginer qu'il s'agisse ici d'une *trame* contre l'ordre de choses, d'une *chaîne* d'écrivains séditieux condamnés aux travaux publics, ni d'un *tissu* de calomnie contre le *chef* du gouvernement. Telle ne fut pas la pensée de l'auteur ; cette chaîne, ce métier, cette trame, tout cela vous dit assez qu'il s'agit ici de choses positives et que de telles inspirations ne pouvaient éclore que dans un pays de fabrique, à Darnetal, à Lyon ou à Maromme ; mais heureusement c'est à Darnetal, ne sortons pas de là.

Louis-Philippe était attendu dans cette *citè mal bâtie* (qualification que lui donne M. Meunier) un jour qu'il faisait nuit. Mais le soleil n'avait rien à faire dans cette cérémonie, et le poète se moque du soleil comme de Colin-Tampon. Ecoutez :

De ses ombres, dit-il, en vain la nuit vous couvre,  
En vain dans le vallon l'eau tombe par tonneaux,  
L'*Olympe* nous protège.

Il est difficile de voir une protection bien marquée de l'*Olympe* quand il pleut par tonneaux ! Et, à propos de tonneaux, que dites vous de ce vers :

En vain dans le vallon l'eau tombe par tonneaux.

Je pense, moi, qu'il y a ici une faute d'impression et qu'il faut lire :

*En vin* dans le vallon l'eau tombe par tonneaux.

Et pourquoi, à l'arrivée d'une Majesté (style de M. Meunier), l'eau ne tomberait-elle pas *en vin* par tonneaux.

Ma foi, continue le poète,

Ma foi, je suis content de revoir *mon* Philippe...

Et je suis plus joyeux que ce soldat du train

Qui tire de sa bouche un petit bout de pipe,

Qu'il élève *autant haut* qu'il peut porter la main.

*Mon Philippe!* vous êtes bien égoïste M. Meunier, vous auriez bien pu dire *notre* Philippe, car il est à nous, à nous tous, aussi bien qu'à vous. Dites mon génie, mon canif, mon poëme; mais, par grace, ne dites jamais *mon* Philippe, car vous seriez le pendant de M. Viennet, chose fort peu agréable par le temps qui court. Nous vous passons *autant haut* ou *autant haut*, car vous avez mis *autant* dans la crainte de faire un hiatus en mettant *aussi haut* : mais *mon* Philippe! c'est trop fort. Pourtant, voyez-vous, je suis de bonne composition, je ne veux plus vous faire de chicane : je citerai tout bonnement; mais gare à vous si mes lecteurs sont plus malins que ne le serait le journaliste.

Enfin le roi paraît;

Pour être vu de tous, et braver la tempête,

Le prince est à cheval et vêtu d'un manteau.

Quoiqu'il pleuve assez fort, de sa royale tête

Il daigne quelquefois retirer son chapeau.

Avez-vous de plaisir parfois versé des larmes ?

Vous allez dire non, car pour vous c'est trop bas.

Eh bien! j'en répandis en présentant les armes,

Et ne les essayai qu'en mettant l'arme au bras.

Nous demanderons, en toute humilité, à M. Meunier, comment en *mettant l'arme au bras* il pouvait essuyer ses larmes monarchiques; à moins de les essuyer avec le pied, nous ne concevons pas trop la possibilité de ce mouvement.

La poésie a ses licences, mais

Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Leurs majestés vont à l'Exposition.

Elles témoignent fort de leur reconnaissance,

Et commencent ainsi la conversation :

« Voilà donc les produits de vos manufactures?... »

Et la reine aux achats procède, écus comptans.

— « Le prix de cette pièce?... — Est de quarante francs

Pour votre majesté; c'est au prix de factures?... »

Il n'est pas un objet

Que la reine et le roi ne touchent ;

Souvent l'un et l'autre s'abouchent

Et parlent en secret.

« Que cette étoffe paraît belle !

Dit le roi, « c'est de la flanelle ;

J'en sais le bon effet.

Viens donc voir cette draperie,

Ma femme ; viens donc, Amélie ! »

Et la reine d'un trait

Arrive près de son cher homme.

D'Orléans, mon ami, vois comme

Ce drap me semble mollet ;

Fais-t'en faire une redingote. »

Et le marchand aussitôt cote

Tant d'aunes gris-clairet.

Ne vantant que ce qu'ils admirent,

Ils ont vu tout, et se retirent...

Et chacun leur paquet.

Et vous aussi, M. L. A. Meunier, vous mériteriez d'avoir le vôtre, car il est impossible de faire de plus mauvais vers sur un aussi noble sujet. Arrière donc, littérateur d'antichambre ; si avec de pareilles sottises vous obteniez quelque récompense, à coup sûr ce ne serait pas dans la république des lettres.

## LE MAL DU PAYS.

Je voudrais encore une fois, avant que mon esprit descende parmi les ombres fortunées qui peuplent l'Elysée, saluer la campagne où les songes célestes de l'enfance voltigèrent autour de ma tête.

Oh ! rendez-moi ma riante patrie,

Les lieux charmans que je dois tant chérir ;

Tout les rappelle à mon ame attendrie ;  
Loin d'eux je ne veux pas mourir !

Je veux revoir ma modeste chaumière ,  
Le toit témoin de mes premiers beaux jours ,  
Et l'arbre auprès, où, quand vient la lumière ,  
Le rossignol dit ses amours ,

Les frais vallons et les douces collines  
Où nos amis joyeux venaient s'asseoir ,  
Où nous dansions nos rondes enfantines  
Aux reflets argentés du soir ;

Je veux revoir la montagne lointaine  
Dont le sommet se perd à l'horizon ,  
Puis le lac bleu qui s'étend dans la plaine  
Parmi l'émail du vert gazon ,

Et les vieux pins et la sombre tourelle  
Où l'aigle dort sur son faite ébranlé ;  
De son pays la nature est si belle  
Aux regards du triste exilé!..

Oh ! rendez-moi ma riante patrie ,  
Les lieux charmans que je dois tant chérir ;  
Tout les rappelle à mon ame attendrie ,  
Loin d'eux je ne veux pas mourir.

LUCIEN MOLLET.



### BEAUX ARTS.

Tout le monde sait que M. Chevalier, successeur de M. Jacquand, place de l'Herberie, a établi dans son magasin une exposition permanente de tableaux aquarelles, *seppias* et dessins de nos artistes lyonnais. Cette espèce de musée peut, en ouvrant un débouché aux produits artistiques, donner une émulation utile à ceux qui cultivent les arts, et à ce double titre M. Chevalier a droit à la reconnaissance des hommes de progrès. Parmi les tableaux qui enrichissent en ce moment son exposition, nous avons remarqué plusieurs portraits d'un caractère piquant et d'une exécution remarquable par sa simplicité, et entr'autres un portrait de femme en pied dont l'ensemble gracieux fait pressentir tout le parti que l'auteur doit tirer de ce genre de travail. Tous ces portraits, d'une ressemblance frappante et d'une composition originale, sont de M. Pol Justus, membre de la famille saint-simonienne, et se recommandent à la curiosité des connaisseurs. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître les œuvres d'un artiste de mérite qui se trouve en ce moment dans nos murs.

### MODES.

Selon toute apparence le noir sera considérablement employé cet hiver tant en robes qu'en coiffures et en bijoux. Déjà les chapeaux noirs garnis de ru-

bans de couleur sont adoptés par un grand nombre de petites-maitresses.

prépare pour cet hiver des schals et écharpes en satin imprimé.

Une robe en velours épinglé vert-émeraude se distinguait par la forme suivante : Le corsage décolleté était à pointe à la ceinture et à pointe sur la poitrine ; c'est-à-dire qu'au lieu de se couper carrément, ou en cœur sur la poitrine, il y formait la pointe d'une manière bien prononcée. Ce corsage du reste était uni et avait trois nervures par devant qui donnaient du gracieux à la taille.

Les coiffures grecques sont abandonnées par les coiffeurs, et on n'en voit que fort peu dans le monde. Elles ne sont bien que pour toilettes négligées. Beaucoup de coiffures sont ornées de fleurs naturelles posées en un gros bouquet dit à la *Jardinière*.

Les cheveux tournés en *casque* et les mèches lisses dites à la *Mariton* sont plus en vogue que jamais ; elles s'entrelacent de manière à pouvoir produire tous les effets que l'on désire pour les coiffures basses et celles élevées ; il est très-facile de les varier.

Les bandeaux unis ne se portent plus que par de très-jeunes personnes ; les femmes d'un certain âge ont renoncé à ce genre de coiffure.

### DÉPÔT D'HUITRES.



Les huitres sont un des perfectionnements de la civilisation, mais pour manger des huitres avec plaisir, il faut qu'elles soient fraîches, et pour les trouver dans cet état, il faut aller les chercher chez M. Schimper, restaurateur aux Terreaux ; c'est là que le gourmet trouve réunis tous les produits les plus succulents de la gastronomie moderne, et c'est là que nous invitons les amateurs à se donner rendez-vous.

### LOGOGRIPIE.

Par fois, avec mon cœur je rends le sexe aimable,  
Mais souvent l'homme, insupportable.  
Sans mon cœur, on me passe et l'on fixe mes ans,  
Si pourtant on me rompt, j'expire avant le temps.